

sonores, dit-il avec intention ; je serai toujours heureux de me retrouver avec vous.

— Qui sait, caballero, répondit en riant don Jose, peut-être nous rencontrerons-nous plus vite que vous ne le pensez ?

— Ce sera pour moi une grande joie, sonores.

L'officier prit alors congé et sortit accompagné par Cuohillo.

Un instant plus tard on entendit le bruit des pas d'un cheval s'éloignant dans la direction de Mexico.

— Comment ! s'écria don Luis dès qu'il fut seul avec son ami, ce que vous avez dit à cet homme est vrai ?

— Oui, mon ami, depuis hier quatre heures de l'après-dîner, le général de Tordesillas est président de la république mexicaine et par conséquent tout-puissant.

— S'il en est ainsi, nous sommes perdus.

— Pourquoi donc cela ?

— Parce que cet homme, contre lequel il nous était si difficile de nous défendre, nous écrasera maintenant comme les grains de sable.

Don Jose haussa les épaules.

— Je ne vous reconnais plus, mon ami, dit-il d'un air de commisération ; est-ce bien vous que j'entends me parler ainsi ? Comment, vous Luis, vous désespérez ?

— Mon ami, la fatalité nous poursuit, elle est contre nous ; devant l'impossible, il faut s'incliner.

— Mon ami, les Français prétendent que le mot « impossible » n'est pas français, je ne le crois pas davantage mexicain ; la lutte contre notre ennemi sera plus sérieuse, plus acharnée probablement, mais aussi elle sera plus courte ; nous vaincrons !

— Je voudrais vous croire, malheureusement, je vous le répète, tout est contre nous.

— Mon ami, c'était quand notre ennemi n'était encore que gouverneur de la Sonora que nous avions tout à craindre de lui, et qu'il était véritablement redoutable.

— Songez donc qu'il est aujourd'hui au faite du pouvoir, au sommet que depuis si longtemps il aspire d'atteindre, il peut tout !

— Surtout descendre ou tomber si vous le préférez, et de cette hauteur, la chute sera affreuse et le brisera ; je ne reconnais plus votre intelligence si claire, si lucide d'ordinaire ; vous hésitez, vous avez presque peur, vous que j'ai vu toujours si fort et si résolu ; la logique des choses veut que lorsqu'on a enfin gravi le dernier échelon de l'échelle, il faut descendre ; c'est une loi fatale à laquelle nul ne peut se soustraire si grand et si puissant qu'il soit, ou qu'il le paraisse ; laissez passer quelques jours, et vous conviendrez vous-même que jamais au contraire la partie n'a été plus belle pour nous !

— Dieu le veuille, mon ami ; mais je vous l'avoue, le courage me manque, je n'espère plus ; la disparition de ma sœur presque aussitôt suivie de celle de ma chère Mercedes ; tous ces malheurs qui m'ont assailli coup sur coup, m'ont presque rendu fou de désespoir.

— Je le vois, mon pauvre ami, et je vous plains de toute mon âme ; mais croyez-le bien, la chance tourne : d'abord, vous voilà libre de nouveau ; je crois que si vous me laissez faire, j'obtiendrai avant une heure des renseignements positifs, sur les deux chères créatures que vous pleurez et que nous aimons tant.

— Oh ! dites-moi, je vous en supplie, ce que vous avez appris ? j'ai vainement cherché, interrogé, je n'ai rien découvert, mais vous ?.....

— Moi, je ne sais rien encore.

— Oh !

— Mais j'espère savoir bientôt ; pour cela il faut me laisser agir à ma guise !

— Eh ! mon ami, avez-vous donc besoin de mon autorisation pour cela ?

— Non seulement je vous demande cette autorisation, mais je vous demande votre parole.

— Ma parole ?

— Oui, mon ami, je l'exige.

— Voilà qui est bizarre ; dites-moi au moins...

— Rien, tant que je ne saurai pas...

— Eh bien, soit ; je vous laisse libre d'agir à votre guise ; renonçant à l'avance à intervenir, de quelque façon que ce soit, dans ce que vous jugerez convenable de faire ; êtes-vous satisfait ?

— Très satisfait, mon ami, je reçois votre parole.

— Très bien, maintenant dites-moi pourquoi cette exigence ?

— Parfaitement, mon ami ; tout simplement parce que je me méfie de votre cœur.

— Comment ! vous vous méfiez de mon cœur ?

— Oui, mon cher Luis ; vous êtes trop bon, trop pitoyable en un mot, vous vous laissez trop facilement attendrir par des prières hypocrites et des larmes de crocodile.

— Allons, vous voulez rire ?

— Pas le moins du monde, voulez-vous une preuve de ce que j'avance ?

— Oui, je serais curieux.....

— Eh bien, écoutez ; depuis plusieurs années vous gardé près de vous par faiblesse, ou bonté d'âme, comme vous voudrez, cela m'est égal, un drôle de la pire espèce auquel vous avez sauvé la vie, et que vous avez comblé de bienfaits, et qui n'a répondu à ces bienfaits qu'en vous volant, vous calomniant vous trahissant et finalement, comme Judas, en vous vendant à vos ennemis ; vous avez assisté à mon entretien avec don Andrés, êtes-vous édifié sur le compte de ce drôle à présent ?

— Vous voulez parler de ce misérable Oregano, n'est-ce pas ?

— Oui, en effet, c'est de lui que je parle.

— Oh ! celui-là, je vous l'abandonne, mon ami ; il a bien fait de disparaître et de se sauver, car cette fois j'aurais été sans pitié pour lui ; et je l'aurais chassé honteusement.

Don Jose éclata de rire.

— Oh ! je vous reconnais bien là ! vous l'auriez chassé ?

— Sans hésiter, mon ami, je vous le jure.

— Eh bien, moi, cher Luis, je ne le chasserai pas, je vous le jure aussi.

— Que voulez-vous dire ? n'a-t-il pas disparu ?

— Certes, car c'est moi qui l'ai fait disparaître.

— Ainsi, il ne s'est pas échappé ?

— Il a essayé, mais Diamant l'a arrêté net ; et cela est bien heureux, car c'est lui qui gardait précieusement les clefs de votre chaîne.

— Oh ! c'est indigne.

— N'est-ce pas ? mais puisque nous le tenons, je me charge de le confesser ; il doit savoir bien des choses, qu'il est important qu'il nous révèle...

— Vous ne parviendrez pas à tirer un mot de lui.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr, mon cher Jose ; maintes fois j'ai essayé de le faire parler, et toujours j'ai été forcé d'y renoncer.

— C'est que vous vous y serez mal pris, Luis ? moi j'use